

GOUTTES DE ROSÉE

Gouttes de rosée,
Perles d'épousée,
D'où nous venez-vous ?
Est-ce que l'aurore,
Quand le ciel se dore,
Vous pleure pour nous ?

Sont-ce les étoiles
Qui de leurs longs voiles,
Leurs voiles d'azur,
Détachent des pierres,
Tremblantes lumières,
Au reflet si pur ?

Suaave mystère
Qu'ignore la terre !
Seul l'œil de la nuit,
Voit, tout irisée,
Pleuvoir la rosée
Sur l'herbe qui luit.

Ah ! comment vos charmes
Naitraient-ils des larmes,
O gouttes de miel ?
Non ! la terre amère
N'est pas votre mère ;
Vous tombez du ciel !

Du lis les corolles,
Blanches alvéoles,
Pour vous recueillir
S'ouvrent parfumées ;
Ses fleurs ranimées
Semblent tressaillir.

Vous n'avez qu'une heure ;
Dès que vous effleure,
Le premier rayon,
La douce merveille,
Riante et vermeille,
Laisse le vallon.

Mais chaque brin d'herbe,
Radiieuse gerbe,
Sous vos pleurs fleurit ;
Toute la nature,
Que votre onde épure,
Un instant sourit !

M**

Extrait du *St. Viator's College Journal*, Bourbonnais
Grove, Ill., march 1885.

LE BAISER DE MA MÈRE

1
J'aime mes jouets, ma serine,
Ma bibliothèque enfantine :
De mon jeune âge les bijoux.
Que d'objets ici pour me plaire !
Mais pour moi le bien le plus doux,
C'est le baiser de ma Mère.

2
Comme les gentilles abeilles,
Je butine dans les corbeilles
Des prés et des jardins fleuris ;
C'est mon paradis sur la terre ;
Mais, vite adieu, roses et lis ;
Pour un baiser de ma Mère.

3
Lorsque le firmament sans voiles
Laisse perler ses mille étoiles.
Mon œil ravi, s'égare aux cieux
Enivré de pure lumière.
Mais mon cœur s'enivre bien mieux
Au doux baiser de ma Mère.

4
On dit que le bonheur de l'Ange
Est sans nuage et sans mélange ;
Je crois ... et ne raisonne pas.
Pour moi, c'est pourtant un mystère :
L'ange est heureux, dis-je tout bas,
Sans le baiser de sa Mère.

5
Ange, soutien de mon enfance,
Je veux un jour ta récompense,
Ta couronne et tes ailes d'or ;
Mais, je t'en prie, Ange, mon frère,
Dans ton beau ciel que j'aie encor
Le doux baiser de ma Mère.

Sr B. B.

— Extrait de *L'Ecole et la famille*, décembre 1884.

Une petite fille de six ans était sur les genoux de son père qui l'embrassait. Tout-à-coup la fillette devient rêveuse et dit avec une moue charmante : « Tu m'aimes bien, papa ? — mais oui cher ange ! — Pas tant que je t'aime. — Et pourquoi cela, ma fille ? — Daine ! tu as, comptant sur ses petits doigts roses, tu as un, deux, trois enfants, et moi je n'ai qu'un seul papa !